

Introduction

Recherche & Projet : productions spécifiques et apports croisés

Bénédicte Grosjean

Ce séminaire fait suite à une première édition qui a eu lieu en mars 2015 aux Grands Ateliers de l'Isle d'Abeau, mais avant cela, il découle d'une intuition autour de laquelle s'était formé le comité scientifique : nous avons l'impression que chacun expérimentait, dans son école, des modalités de projet et des formes d'enseignements qui étaient assez proches, et se confrontaient à des questions assez similaires. Nous avons pensé que, comme toute forme de savoir, celui-ci gagnerait à être partagé, voire cumulatif.

Aussi, le premier séminaire a-t-il opéré un état des lieux, un panorama assez large des pratiques d'enseignement associées au projet – qu'il soit urbain, territorial et de paysage. Trente contributions issues de ce colloque ont été publiées (sous la direction de Xavier Guillot) dans cet ouvrage paru fin 2016 aux Presses Universitaires de Saint Étienne : *Villes, territoires, paysage, vers un réseau de pratiques et de savoirs*.

Ce séminaire avait effectivement montré l'émergence d'une certaine communauté d'approches et de problématiques (comme par exemple, le rapport au terrain, ses modes de représentation, ou la nécessaire trans-disciplinarité), une communauté en tout cas suffisante pour que Jean Attali, en conclusion de ce premier séminaire, relève la consistance d'un champ spécifique dans ses objets et ses méthodes¹.

Nous nous sommes penchés sur ces mots : un champ, des objets, des méthodes. Comment cela se constitue-t-il ? Et avec quelles visées ? Parmi les nombreux aspects qui méritaient d'être approfondis dans cette deuxième session, la question de nos relations à la recherche nous a semblé particulièrement prépondérante, suffisamment pour être un thème unique et central. Les nombreuses réponses reçues à l'appel à contribution, et leur diversité, nous ont confortés dans ce choix.

La prépondérance de cette question, à vrai dire, se mesure presque au quotidien dans nos écoles : en commissions pédagogiques, dans nos partenariats, dans le débat institutionnel en cours sur le statut d'enseignant-chercheur, dans la diversification des travaux qui aujourd'hui donnent droit au titre de docteur ; dans les journées d'études qui s'organisent sur le sujet, mais aussi dans l'usage déferlant de ces expressions, «recherche par projet», «research by design», qui fleurissent sur les sites internet des agences. La «recherche» devient une valeur ajoutée presque obligatoire à toute proposition projectuelle ; et à l'inverse, le «projet» est devenu le leitmotiv de tout mode de production, de l'organisation managériale aux préceptes pédagogiques.

Cependant la question des relations entre le projet et la recherche me semble prépondérante bien au-delà de ces simples constats : je pense qu'elle s'inscrit plus largement dans deux axes critiques de la pensée contemporaine.

Le premier est l'évolution, dans le domaine de l'urbanisme et de la conception en général, de notre rapport à la planification (qui serait une forme de projet) : en effet, l'acte de planifier implique d'avoir un «modèle» (au sens d'une connaissance claire des valeurs² vers lesquelles on entend aller) ; deuxièmement, planifier implique aussi de maîtriser des «moyens» effectifs, qui sauront agir sur la situation pour la modifier dans le sens souhaité ; enfin, et surtout planifier implique d'avoir «quelque chose» à organiser ! une demande, des dynamiques, de la croissance, etc.

Or, ces trois traits de la planification sont en crise aujourd'hui. Pour le premier, la perte post-moderne des «grands récits» (pour reprendre la formule concise de Lyotard)

a apparemment entraîné aussi celle des modèles de ville, tout en laissant la place à beaucoup de valeurs implicites³, souvent normatives bien que peu débattues. Pour les deux autres traits, les analyses contemporaines sont aussi nombreuses : nouvelle complexité des données, incertitude sur les moyens, faible croissance, etc. Alors, face à cela, les concepteurs développent effectivement des démarches assez proches de la recherche scientifique inductive, celle qui fait émerger des modèles à partir d'opérations telles que : décrire et observer ; problématiser et investiguer ; identifier des hypothèses et les tester.

Mais justement, le second contexte critique que je relèverais, c'est une évolution forte de notre rapport à la science, au savoir et à ses modalités d'élaboration, qui vit aussi une crise, en parallèle la nôtre, à tel point que le titre de l'ouvrage de Michel Callon, «Agir dans un monde incertain»⁴, pourrait nous laisser penser qu'il porte sur le projet urbain contemporain... Mais c'est une réflexion sur le statut des méthodes scientifiques, sur l'élaboration des savoirs. Il s'attelle d'abord à montrer qu'aucun modèle scientifique n'existe en soi, que toute recherche *s'inscrit* dans un contexte, que nombre d'investigations *modifient* le terrain analysé ; il invite ainsi le chercheur à rendre explicite «son projet de recherche» et ses conditions.

Ensuite, au-delà de cette ligne Latourienne, l'auteur s'intéresse au fonctionnement de lieux qu'il nomme «forums hybrides», des lieux où se croisent selon lui deux formes de recherche : ce qu'il appelle «la recherche de plein air» (nous dirions l'expertise d'usage ?) et la «recherche confinée» (c'est-à-dire le laboratoire comme lieu de test, avec simplification des paramètres). Par exemple, dans ces forums hybrides, des malades et des chercheurs en médecine partagent leurs observations et font mutuellement avancer leur connaissance.

Aussi, quand M. Callon défend la nécessaire coopération de ces deux formes de recherche, nous pensons assez directement aux expériences qui prolifèrent dans le domaine du projet urbain sous l'impulsion (et parfois l'injonction, comme relevé lors du premier séminaire), de la participation. Mais j'y verrais aussi cet *aller-retour* que fait un concepteur, entre l'immersion dans la complexité de son terrain et la vision synthétique, explicative, productrice de sens, qu'il s'efforce d'en construire dans le retrait de l'atelier, puis qu'il retourne tester et faire évoluer sur place, etc.

Ainsi, comme il a souvent été dit, le paysage, l'urbanisme et l'architecture, sont à la fois discipline et profession, savoir et savoir-faire ; etc. Mais opposer simplement des visées théoriques et des visées opérationnelles, qui auraient chacune des méthodes, l'une la recherche et l'autre le projet, ne suffit pas : il y a bien une forme d'imbrication, ou en tout cas un aller-retour entre les deux démarches, qui est caractéristique de nos métiers de conception comme des pratiques scientifiques.

1- ATTALI Jean, «Postface», in : GUILLOT Xavier (dir.), *Ville, territoire, paysage. Vers un nouveau cycle de pensée du projet*, Presses Universitaires de St Étienne, 2016, pp. 320-324.

2- Je reprends ce terme dans le sens de René Tabouret, pour évoquer tant les valeurs économiques que sociétales, techniques, culturelles, écologiques, symboliques, d'usage, etc., que le projet a pour but de développer. Cf. TABOURET René, «Villes, Territoires, Paysages en devenir. Une responsabilité particulière», in : GUILLOT Xavier (dir.), *Ville, territoire, paysage. Vers un nouveau cycle de pensée du projet*, Presses Universitaires de St Étienne, 2016, pp. 313-319.

3- GROSJEAN Bénédicte, «Modèles implicites et figures imposées de la «forme urbaine. Une comparaison des SCoT de Montpellier, de Nantes-St-Nazaire, des SD de Bordeaux et de Lille», in : M. Lambert-Bresson, A. Terade (coord.), *Paysages du mouvement. Architectures des villes et des territoires 18e-21e siècle*, Paris : éd. Recherches, pp.309-322.

4- CALLON Michel, LASCOUMES Pierre, BARTHE Yannick, *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Paris : éd. du Seuil, 2001.

5- SHON Donald A., *The Reflective Practitioner: How professionals think in action*, London: Temple Smith, 1983.

6- CHUPIN Jean-Pierre, «Dans l'univers des thèses, un compas théorique», *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, n°30-31, Paris, déc. 2014, pp.23-39.

7- Ibidem, p.35.

8- Ibid., p.37.

Cela a été déjà finement décrit par Donald Shön (1983)⁵, sous l'appellation de «pratiques réflexives». La réflexivité, telle que définie par lui, est justement ce va-et-vient entre deux démarches : «faire» et «se regarder faire» ; donc une alternance productive, par itérations, entre les idées et les données, être capable de formuler une hypothèse mais aussi de la confronter au réel. La formule très ramassée que Bernardo Secchi lançait régulièrement, «what if... ?», associe étroitement ces deux dimensions. Le sous-titre français de l'ouvrage de Donald Shön, «A la recherche du savoir caché dans l'agir professionnel», dit clairement la question qui nous occupe ici : à quel point une démarche de projet, et laquelle, peut-elle produire de nouveaux savoirs, et lesquels ?

Enfin, pour dépasser la simple opposition entre visée théorique ou opérationnelle, je poserais encore, sur la table de nos débats, un troisième élément de contexte : ce sont les réflexions élaborées depuis déjà plusieurs années sur la recherche en architecture. En particulier, les travaux de Jean-Pierre Chupin⁶ élargissent le spectre des visées de la recherche en architecture, justement parce qu'il prend acte de son appartenance à la famille des pratiques réflexives. Il identifie pour sa part quatre visées différentes, opposées deux à deux, selon deux axes. Ces quatre polarités forment ainsi un plan - un champ ? sur lequel chaque recherche en architecture peut se situer, selon deux caractéristiques :

- le premier axe oppose une visée rétrospective à une visée prospective. La première est associée surtout aux méthodes de l'histoire (prépondérantes, dit-il, dans la théorie architecturale) ; tandis que la seconde, prospective, correspond à la fois aux sciences appliquées et aux sciences humaines : ce sont les travaux «qui s'orientent vers un avenir qu'elles tentent d'intégrer dans une modélisation»⁷.

- le 2e axe situe les thèses entre une visée pro-active ou une visée rétro-active ; la pro-active (il y place par exemple le texte «Vers une architecture») considère la théorie comme «mélange de récit poétique personnel et de doctrine prescriptive»⁸. De l'autre côté, la visée rétro-active considère la théorie comme la reconstruction des modèles à travers une relecture de l'Histoire (il évoque notamment les travaux de Rem Koolhaas sur New York).

Il est surtout intéressant, à mon sens, de remarquer que ce n'est pas la définition de la recherche qu'il fait varier en fonction des visées : sur le premier axe, ce sont les méthodes qui divergent et, sur le second axe, c'est ce qu'on entend par *théorie* qui varie. Mais sa définition de la recherche reste constante, et elle est courte : la recherche (quelles que soient ses méthodes), vise à *renouveler* la théorie (qu'elle qu'en soit la définition). Cela lui permet notamment de distinguer la recherche de l'*expertise* (l'expert maîtrise la théorie, sans la renouveler) ; et il distingue la recherche d'un *essai*, parce que la recherche se situe dans, ou par rapport à, un champ théorique pré-existant et explicite.

Il serait à l'inverse fort long de chercher de la même manière à définir le «projet», parce que le mot s'est banalisé mais aussi au regard des auteurs qui s'y sont déjà attelés, et de la diversité de ce qui est présenté à ce séminaire. Je voudrais juste insister sur le fait même de cette polysémie, en suggérant que nous cherchions à expliciter, le

plus systématiquement possible, dans quel sens nous utilisons le mot. En effet, rien que dans nos bouches de concepteurs, le mot projet peut désigner : - l'enjeu, la vision, l'objectif à atteindre, ce qui est envisagé, souhaité, planifié ; - le processus et ses outils, des modalités d'approche, la manière par laquelle on pense agir sur une situation pour la transformer ; - voire, enfin, l'objet réalisé lui-même, qu'il soit présenté sur papier ou sur chantier. Mais je renverrais plutôt aux travaux de Frédéric Graber pour une analyse fine du projet dans la société contemporaine, notamment comme fiction, comme norme et comme institution⁹.

En revanche, je voudrais revenir sur la distinction de base que nous avons formulée dans l'appel à contribution : parmi toutes les pratiques que nous avons vues autour de nous se labelliser «recherche par le projet», en grand nombre étaient en fait plutôt, à l'inverse, du «projet par la recherche», c'est-à-dire des démarches qui vise à un projet, à une transformation du réel, en s'appuyant sur des outils de recherche (décrire, problématiser, etc.). À l'inverse, moins courantes sont les démarches assumant qu'elles produisent de la connaissance à travers des outils de projet. Une référence cependant, importante car théorisée en détail, documentée et explicitée par des expériences : l'ouvrage de Paola Viganò, *Les territoires de l'urbanisme*¹⁰. Et justement, elle s'attaque également à cette définition du mot «projet» en le déclinant, pour sa part, en trois types «d'opérations», chacune d'entre elles produisant de la connaissance : la conceptualisation, la description, et l'imagination. Si les deux premières expriment en effet des opérations assez évidentes de la recherche, je qualifierais pour ma part la troisième opération d'abduction¹¹, moment également essentiel dans la recherche, qui implique le «courage de l'hypothèse» (une expression qu'elle avait utilisée à propos du travail de André Corboz).

Je finirai enfin avec une courte présentation des six sessions thématiques qui constituent ce séminaire, ainsi que des membres du comité scientifique qui animent chacune des sessions. La vingtaine de contributions que nous avons sélectionnées (pour leur représentativité et complémentarité) nous ont en effet déjà permis d'identifier six modes possibles d'articulations entre recherche et projet. Nous vous proposons ces catégories à titre d'hypothèse, vos approches étant bien entendu complexes et croisées ; ce cadre est proposé là pour être mis à l'épreuve.

1 - La première session s'intitule «enregistrer le réel». Elle porte sur la pratique de la description, qui est par définition (et pour reprendre des mots de Corboz à nouveau), «entre lecture et écriture». Elle s'articule avec la journée de terrain effectuée la veille par le groupe de Plan Paysage, et elle est coordonnée par Denis Delbaere, paysagiste, docteur et HDR, professeur à l'ENSAP de Lille et chercheur au LACTH.

2 - La deuxième session, «Panoramas critiques», regroupe des interventions qui prennent une distance critique par rapport à la question-même que nous posons, et qui construisent une réflexion comparative à partir des projets des autres. Ici, les projets ont donc le statut spécifique d'être le *corpus* pour la recherche. Cette session sera coordonnée par Claire Parin, architecte, docteur et HDR, professeur à l'ENSAP de Bordeaux et chercheur à l'UMR Passages.

3 - La troisième session regroupe des interventions qui questionnent des territoires émergents, je dirais «hors modèles connus», à partir de démarche de projets. C'est donc le travail de conceptualisation,

9- GRABER Frédéric, «Une histoire pragmatique des formes projet», in : CHATEAURAYNAUD Francis, COHEN Yves (dirs.), *Histoires pragmatiques*, Paris : EHESS, coll. Raisons pratiques, 2016, pp.201-222.

10- VIGANO Paola, *Les territoires de l'urbanisme. Le projet comme producteur de connaissances*, Genève : MetisPresses, 2012.

11- BESSE Jean-Marc, «Cartographe, construire, inventer - Note pour une épistémologie du projet», in : *Le goût du monde*, Actes Sud / Ensp, Arles, 2009

au sens de P. Viganò, qui constitue ici la recherche. Cette session est coordonnée par Xavier Guillot, architecte, docteur et HDR, professeur à l'ENSAP de Bordeaux et chercheur à l'UMR Passages.

> Pour finir la journée, Jean-Marc Besse propose une conférence sur «Les logiques de la recherche et les logiques de projet». Jean-Marc est directeur de recherche au CNRS, enseignant à l'université Paris I et à l'ENSP de Versailles.

4 - La quatrième session porte sur la question de «l'expérimentation», un dénominateur commun aux deux démarches de recherche et de projet, assez récurrent et productif aujourd'hui. Elle sera coordonnée par Jean-François Coulais, géographe, docteur, chercheur à l'IPRAUS et enseignant à Versailles, à l'école d'Architecture et à l'école du Paysage.

5 - La cinquième session porte sur «les démarches de recherche-action», c'est-à-dire des modalités de recherche *in situ*, où le chercheur est en partie en immersion dans un système d'acteurs. Elle sera doublement coordonnée, par Emeric Lambert, architecte et ingénieur, docteur et enseignant à l'ENSA de Versailles ; et par Bruno Noteboom, ingénieur-architecte, docteur, professeur au Centre de Développement Urbain de l'Université d'Anvers.

6 - Enfin, la dernière session regroupe des démarches qui se confrontent directement à la question du projet en soi comme «producteur de connaissances», sous la coordination de Elena Cogato-Lanza. Elle est architecte, docteur et Maître d'Enseignement et de Recherche auprès du Laboratoire d'Urbanisme de l'EPFLausanne.

Il me reste à remercier toute l'équipe de l'ENSAPL et son directeur, pour l'organisation efficace, le soutien moral, l'aide pertinente et le contexte convivial qu'ils nous offrent pour ces réflexions ; je voudrais aussi exprimer ma reconnaissance à Philippe Grandvoinet pour sa présence parmi nous, signalant par-là l'importance qu'il accorde à ce questionnement.

Et je termine en accueillant très chaleureusement Philippe Panerai, qui a accepté de jouer ici le rôle de grand témoin. Fin connaisseur de l'histoire de la recherche en France dans nos disciplines, et acteur important de leur pédagogie, comme enseignant mais aussi fondateur puis président de l'ENSA de Malaquais, ses différentes pratiques se sont nourries les unes des autres : ouvrages (devenus best-sellers !), projets et... direction de thèses. Je l'en remercie encore.